



LES ÉCRIVAINS AMÉRICAINS FACE À LA GUERRE DE SÉCESSION

Paul Carmignani

► To cite this version:

Paul Carmignani. LES ÉCRIVAINS AMÉRICAINS FACE À LA GUERRE DE SÉCESSION. LES ÉCRIVAINS AMÉRICAINS FACE À LA GUERRE DE SÉCESSION, CERCLA (UPV-Montpellier III), Mar 1991, Montpellier, France. pp.5-8. <hal-01736605>

HAL Id: hal-01736605

<https://hal.science/hal-01736605v1>

Submitted on 18 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License

Les Écrivains américains face à la guerre de Sécession

P. CARMIGNANI
Université P. Valéry-Montpellier III

Il n'est peut-être pas inutile, avant de débattre le thème de ce colloque, d'en établir le bien-fondé et d'en délimiter le champ d'application car l'ampleur du sujet n'a d'égale que sa complexité. Il s'inscrit en effet dans le cadre général des rapports qu'entretiennent guerre et littérature et qu'atteste l'existence d'un genre spécifique – la littérature (poésie ou roman) de guerre. Guerre et littérature ont eu dès l'origine partie liée : il existe entre ces deux phénomènes sociaux un lien primordial sinon constitutif : célébrer la geste des héros et le génie des grands capitaines, immortaliser leurs victoires et leur gloire furent la fonction et la raison d'être des grandes épopées dont la formule inaugurale et rituelle serait depuis Virgile : « *Arma virumque cano...* ». Le poète est longtemps resté fidèle aux guerriers et ce n'est que lorsque l'épopée a cédé la place à la boucherie planifiée, c'est-à-dire quand la guerre s'est modernisée, désacralisée et déshumanisée que le romancier a pris la relève.

Dans l'histoire complexe des relations entre guerre et littérature, la guerre de Sécession, premier conflit moderne, au sens où ce fut essentiellement une guerre de science et non d'art, occupe une place à part. On a peu d'exemples d'un conflit qui ait marqué une telle rupture dans l'évolution politique et sociale mais aussi et surtout dans la vie littéraire d'un pays, qui seule, insistons fermement sur ce point, nous intéresse ici. Cette guerre fratricide – où l'on a pu voir “*a victory of nationality over provinciality*” (W. D. Howells) – a été précédée et suivie d'une exceptionnelle floraison d'œuvres romanesques marquant l'émergence de la littérature sudiste mais aussi d'une véritable littérature nationale. La guerre de Sécession a tenu et continue de tenir une place considérable dans cette production car la guerre civile, « le plus spectaculaire des phénomènes sociaux » selon G. Bouthoul, est, de par ses côtés macabres, grotesques, tragiques ou épiques, un thème littéraire tout désigné : Shelby Foote y voit « *our Iliad* » et R. P. Warren n'hésite pas à affirmer que « *that was our Homeric period* ». Cependant, et c'est là une paradoxe que maint spécialiste s'est plu à souligner, il semblerait que cet événement historique considérable n'ait pas encore trouvé de traduction littéraire à la mesure de ses dimensions mythiques ou homériques. Ainsi W. Cash fait-il remarquer que « *the Civil War and the years that followed it undoubtedly offer the most dramatic and powerful material*

available to the American novelist and above all to the Southern novelist. And some day we shall probably get a really good novel out of it. But we haven't had it yet ». Opinion certes iconoclaste pour les admirateurs de *Gone with the Wind*, de *Wilderness* ou de tout autre classique mais, si discutable soit-elle, elle n'en met pas moins en relief un problème essentiel qui intéresse au plus haut point la critique littéraire et que J. Hervier, dans la préface à *La Comédie de Charleroi* de Drieu la Rochelle, a formulé en termes particulièrement clairs :

Il semble que devant la guerre, le roman moderne déclare forfait. Ou bien n'est-ce pas la guerre moderne qui se dérobe au roman ? À la fin du XIX^e siècle Tolstoï avait encore pu écrire *Guerre et Paix* ; mais déjà la première guerre moderne, la guerre de Sécession, n'avait rien engendré de puissant. Y a-t-il encore place pour le courage d'Achille dans les immenses abattoirs du XX^e siècle ?

La question mérite en effet d'être débattue ; gageons que ce colloque nous en fournira l'occasion et que nous y reviendrons au cours de nos discussions. Cependant, avant d'affecter la littérature, la guerre de Sécession a d'abord profondément marqué les écrivains qui en furent les acteurs ou les témoins. Irruption du chaos, déchaînement de forces brutales, « dépense catastrophique de l'énergie excédente » où G. Bataille a décelé la « part maudite » de leurs ressources que les sociétés destinent à la consommation violente, la guerre emporte, selon Freud, « les couches d'alluvions déposées par la civilisation et ne laisse subsister en nous que l'homme primitif » ; c'est « une remise en question radicale de notre aptitude à la vie civilisée ». Aussi, dans cette optique, le *face à* figurant dans l'intitulé de notre thème prend un relief tout particulier et se leste d'une connotation conflictuelle : en d'autres termes, comment les écrivains américains ont-ils affronté un phénomène qui implique une radicale transmutation de toutes les valeurs et fait pénétrer l'homme dans un autre univers psychologique et moral ? Comment ont-ils vécu, perçu et ressenti une expérience les confrontant à l'indicible, à l'inouï et à l'inhumain ? Nous entrons là dans le domaine troublant et fascinant des réactions personnelles et des prises de position individuelles. On compte ainsi parmi les écrivains, les non-combattants comme H. James et H. Adams, qui se sont prudemment mais non sans mauvaise conscience tenus à l'écart de la mêlée ; les engagés temporaires tel M. Twain qui, vite lassé des gaietés de l'escadron, est retourné aux joies de la vie civile sans demander son reste et enfin ceux qui, tels Ambrose Bierce ou John W. De Forrest, vécurent l'enfer jusqu'au bout et en restèrent marqués à vie. Il faut aussi mentionner les femmes et les combattants noirs qui ont également laissé la trace écrite de leur douloureuse expérience. Aux noms des participants ou des témoins directs, s'ajoutent ceux, bien plus nombreux, de leurs successeurs – Robert Penn Warren, William Faulkner, Ellen Glasgow, Margaret Mitchell, Shelby Foote – sans ou-

blier les romanciers afro-américains – Ernest J. Gaines, John A. Williams ou Alston Anderson – qui n’ont pu compter que sur les seules ressources de l’imagination et de la documentation historique. Il conviendra de s’interroger sur les raisons de leur intérêt pour ce conflit et sur l’usage apologétique ou polémique que les uns et les autres en ont fait dans leur œuvre.

Mais, pour tout écrivain – contemporain du conflit ou non –, aux problèmes d’ordre éthique ou philosophique s’ajoute une question de technique narrative : comment dire la guerre ? Comment faire accéder à l’expression une expérience qui s’enfonce « à la verticale dans des strates que l’on croyait livrées à l’aphasie du monstrueux ? » (J. Hervier 10). Il est en effet « un degré de l’inhumain où le langage romanesque perd ses droits » (*Ibid.*). La question dès lors n’est plus de savoir comment les écrivains ont vécu ou perçu ce conflit, mais comment ils l’ont exprimé et ont, par là même, résolu les problèmes posés par la nature particulière de la guerre en tant que thème romanesque et objet de discours littéraires. Nous retrouvons à ce stade un second *face-à-face* : celui de l’écrivain aux prises avec un matériau qui est par nature rebelle à toute expression : Walt Whitman n’a-t-il pas prédit que « *the real war will never get in the books* ? ». Quand exceptionnellement elle y parvient, comme dans le cas du *Red Badge of Courage* (du moins si l’on en croit E. Hemingway, assez bon juge en la matière : “*There was no real literature of our Civil War [...] until Stephen Crane wrote The Red Badge of Courage*”), c’est souvent par la voie la plus inattendue et la plus paradoxale, non pas celle du réalisme mais, au contraire, de la métaphore et de l’impressionnisme comme si la guerre ne pouvait s’aborder et s’appréhender que de manière indirecte et à grand renfort d’images et de figures de rhétorique. La prise en charge de l’*agôn* par la *lexis*, est donc un problème fondamental qui nous conduira à examiner la spécificité du roman historique ou du roman de guerre et nous permettra, du moins je l’espère, d’apporter à la **polémologie**, science de la guerre en tant que phénomène social, le complément indispensable d’une **polémographie** ou étude des discours littéraires ayant la guerre pour thème, discipline qui reste encore à créer. Je terminerai donc cette courte présentation en formulant le vœu que le colloque dont je viens d’avoir l’honneur d’ouvrir les débats puisse en poser les premiers jalons.